

LA RÉALITÉ DU CHAMPIONNAT ESPOIR

LABORATOIRE DE POINTE OU ANPE ?

À l'exception de très rares surdoués, toute l'élite du basket français y est passée. Pourtant, ce drôle de championnat est difficile à cerner : pépinière de développement, réservoir pour l'élite, cette compétition a muté en même temps que le basket pro. Aujourd'hui, il s'agit d'un OVNI.

Par Thomas BERJOAN



Scène ordinaire du championnat Espoir 2008-2009, dans une salle vide avant le match pro. Loïc Doucende (à l'ère-Toulon) monte au panier devant Les Marseillais Pierre-Étienne Drouault (# 18) et Babacar Niang (# 14).

Samedi dernier à Cholet, CS recevait Nancy, le champion de France. Belle affiche. Le club des Maugeais a une grande tradition de formation, sans doute la meilleure de France. Le public de la Meillerie en a vu passer pas mal des petits jeunes qui ont franchi le cap des pros. Bilba, Rigoudeau, Gelabale. De Colo, pour ne citer que ceux-là. Le week-end dernier, un nouveau gamin a écrit le dernier chapitre en date du livre d'or maison. Dans la défaite des locaux, le meilleur joueur d'Erman Kunter a été Kevin Séraphin (2,06 m, 19 ans, 115 kg). En 20 minutes, 17 points sans aucun déchet (7/7 aux tirs, 3/3 aux lancers), 7 rebonds, une seule balle perdue. Pas seulement la chance du débutant. La semaine précédente à Strasbourg, coach Kunter a lancé le golgoth pour la première

fois avec un temps de jeu conséquent (18') et force est de constater qu'il était prêt (12 pts à 5/5 et 5 rbd). Séraphin est un pur produit du championnat espoir et ses premiers pas en pro représentent une magnifique réussite. Quand de nombreux universitaires américains galèrent pour leurs premières apparitions en Europe, l'intérieur de Cholet s'est coulé dans le moule avec une facilité déconcertante. Tous les samedis à 17h15 en lever de rideau des oppositions de Pro A jouent les Rigoudeau et Bittam de demain. Aux États-Unis, la découverte des stars en devenir, la « hype », est un sport national, avec ses qualités et ses défauts, mais l'intérêt autour des jeunes pousses est réel. En talent pur, le championnat espoir représente un condensé très intéressant et pourtant, l'attention qu'il suscite

est toute relative. Salles pratiquement vides, éclairage médiatique anecdotique. Plus grave encore, au-delà de quelques réussites spectaculaires, l'impression donnée, c'est que le palier entre cette catégorie de jeunes et le monde professionnel a tendance à être de plus en plus difficile à franchir. Bref, l'identité, le niveau réel et la finalité de la compétition restent particulièrement flous. Pour y voir clair, plusieurs clés sont nécessaires.

Une grande hétérogénéité

Assister à un match espoir constitue une expérience étrange, intéressante mais un peu déconcertante. Premier facteur de confusion, la tranche d'âge. Pour évoluer en espoir, il faut avoir moins de 21 ans, en revanche, il est possible d'intégrer un effectif dès 15 ans. Résultat,

pas évident de repérer au premier coup d'œil une future star de Pro A de 15 ans qui se fait allègrement bousculer et dominer par un joueur plus mature de 20 ans qui poursuivra pourtant sa carrière en Nationale 3 ou parfois même en dessous. « C'est très composite », nous explique Philippe Desnos, responsable du centre de formation au Mans, « il y a toujours une grande disparité d'âge, de niveau. Et puis certains font vraiment de la compétition, d'autres de la formation et cherchent à mettre des joueurs en situation et à observer des choses. C'est un championnat laboratoire ».

Au-delà de l'aspect expérimental, quel est le niveau objectif de la compétition ? Les avis divergent, mais la référence de la Nationale 2 est celle qui revient le plus souvent. Pour Jean-François Martin, coach des

espoirs à Cholet, donc la fourchette haute de notre estimation. Sans doute à force de mettre sur pied des équipes chaque année compétitives : « Je dirais que le niveau du championnat se situe entre la N2 et la N1 ». Tous les coaches de la division ne sont pas d'accord avec ce jugement. Pierre Verdère, en charge des jeunes pousses à Nancy, est un peu moins optimiste : « On est entre la N2 et la N3, et parfois même région pour certaines équipes. On joue souvent des matches amicaux contre des équipes seniors, et on bat les N3 et on est au niveau des N2. Après, il y a des grosses équipes qui peuvent jouer contre des N1, mais la N1, c'est plus fort qu'on ne le dit. Et puis il y a toujours une ou deux équipes qui sont du niveau régional ».

« Certains clubs, pour des questions de moyens ou de politique, mettent sur pied des équipes un peu moins intéressantes en terme de potentiel mais qui arrivent à compenser avec des joueurs plus matures, plus malins ou plus costauds physiquement », complète Philippe Desnos du Mans. Globalement, les coaches s'accordent sur le fait qu'une grosse dizaine d'équipes présentent un niveau assez fort et homogène alors qu'un autre ensemble de trois ou quatre équipes sont un peu plus faibles. « C'est parce qu'elles ont moins de moyen, tout simplement », résume Pierre Verdère.

L'économie : 10% du budget des clubs pro

En moyenne, et pour la plupart des clubs, les budgets des centres de formation de Pro A représentent 10% de l'enveloppe totale du club. Il est très difficile d'obtenir des chiffres précis, y compris à la LNB, car les budgets des centres sont indifféremment intégrés aux comptes des clubs pro constitués en sociétés, et dans d'autres cas, ils sont gérés par les associations qui s'occupent des sections amateurs. Un certain flou juridique règne et la ligue travaille pour définir un mode de fonctionnement commun et lisible dès la saison prochaine. « Il faut savoir qu'à partir de 350.000-400.000 euros, on a un très bon centre de formation, nous expliquent-ils à la LNB. Le centre du Mans, c'est 500.000 euros, le haut du panier Cholet, entre 350.000 et 380.000 euros. Le Havre, 350.000. Besançon (voir encadré), promu et non agréé par la fédération, 258.000 euros. Des sommes non négligeables, majoritairement tirées des subventions des collectivités locales et parfois aussi de l'investissement des clubs. Mais pour faire quoi ?

« Les centres ont vraiment progressé dans leur structuration, de la direction jusqu'à la formation », nous assure Pierre Verdère de Nancy. « Il n'y a plus un tournoi de jeunes sans que soient présents pratiquement tous les centres. Avant, il n'y avait que les trois ou quatre qui possédaient les structures d'hébergement en propre avec une organisation, scolaire, médicale... C'était du bricolage dans des apparts. Là, même des Pro B proposent des trucs intéressants. Des réseaux sont mis en place et se sont professionnalisés pour trouver des

potentiels. Et puis surtout, il y a un entraîneur BE2 à temps plein, ce qui n'était pas le cas avant où l'adjoint des pros s'occupait des espoirs quand il pouvait. Pour être agréé par la fédération, il y a un cahier des charges important qui touche tous les domaines ».

Tout cela est-il rentable ? « Des jeunes qui prennent une dimension de bons joueurs de Pro A, c'est rentable », tranche Jean-François Martin de Cholet. « Alors sur une génération, on n'a pas que des joueurs de Pro A, mais comme pour toute entreprise, certains produits sont plus porteurs que d'autres. La réputation se fait sur les produits phares. Certains joueurs sont devenus des vitrines et des vecteurs de communication pour le club. Cholet est un exemple de réussite. Une exception ? « On fait partie de ceux qui investissent le plus », enchaine Desnos du Mans. « Des résultats comme Koffi, Batum ou LeLoup sont de belles récompenses pour les dirigeants ».

Yann Barbich, ancien espoir et joueur pro aujourd'hui président du syndicat des joueurs, attire notre attention sur une autre réalité. « Aujourd'hui, on a l'impression que pour une majorité de clubs, ce centre de formation est plus un boulet qu'autre chose. Et c'est paradoxal, parce qu'avec tout l'argent qui est investi, pourquoi ils n'exigent pas un retour sur investissement ? Alors certes, ça permet d'avoir une certaine image, ça permet d'obtenir des subventions, mais ils ne construisent pas leur stratégie de développement avec les jeunes ».

français. À la fin des années 1980, à mon époque, c'était un vrai réservoir pour le monde professionnel ».

Un rajeunissement qui fait débat

Avec la naissance de la LNB en 1987 vient l'obligation pour les clubs de Pro A d'avoir un centre de formation. Les premières années, les équipes espoirs présentaient un profil très différent de celles d'aujourd'hui. « J'ai observé ça depuis le début », nous explique Paco Lauthé de Pau. « La première dizaine d'années, les espoirs étaient des seniors à part entière, beaucoup plus mûrs. Ils sortaient de la catégorie tant. Au final, on a senti que ça avait un coût. On avait certes de bons sparring-partners,

meilleurs que leurs prédécesseurs quinze ans auparavant, en face, la concurrence est incomparablement plus forte. Les espoirs se retrouvent sur le marché avec des Américains ou Bosmans plus âgés et expérimentés et, à ce moment-là de leur carrière, ils ne font pas la maille. « Est-ce que la formation est adaptée à l'ouverture du marché ? », demande Barbich. En fait, oui. Nos observateurs datent le rajeunissement du championnat espoir aux alentours de 1997. Soit peu de temps après l'arrêt Bosman (1995). Plus besoin alors de former en masse des joueurs de 21 ans qui viendraient alimenter les effectifs de Pro A et Pro B. Avec la rareté des postes réservés aux Français, la formation s'est logiquement concentrée sur le qualitatif. Sortir la perle rare.

« KOFFI, BATUM OU LELOUP SONT DE BELLES RÉCOMPENSES POUR LES DIRIGEANTS » PHILIPPE DESNOS (LE MANS)

on arrivait à sortir quelques gars, mais pour trois qui côtoyaient les pros, il y a en avait sept qui avait coûté bonbon ». La réalité économique amène donc les centres à revoir leur mode de fonctionnement. « Le raisonnement a été de pousser moins loin l'accompagnement des joueurs plus mûrs, parce que s'ils sont contractuels, ils coûtent de plus en plus cher. Donc, après un gros tournoi, la politique a changé. C'est Le Mans qui a lancé la mode d'un rajeunissement. Ils ont tenté de ne miser que sur du gagnant, de fonctionner sur du plus court terme, sur des coups gagnants. Au lieu d'avoir une équipe espoir qui pouvait certes être le sparring partner des pros, ils ont plutôt essayé de trouver quelques individualités très fortes ».

Yann Barbich est très critique quant à cette évolution. « Si la formation s'améliore, pourquoi on ne voit pas plus de joueurs en pro ? La formation ne s'ancre pas aux espoirs, mais quand le gars est devenu un pro à part entière. Quand un coiffeur prend un stagiaire chez lui, c'est pour qu'il devienne coiffeur professionnel ! Aujourd'hui, l'impression qui ressort, c'est que ce championnat a perdu de son sens. Ce n'est plus un vrai marche-pied ». Les formateurs rejettent la responsabilité dans un débat plus large. La question des espoirs est indissociable de celle de la place des joueurs français. « Les centres de formation n'ont jamais été aussi performants, mais le marché de l'emploi dans le basket français derrière n'est pas cohérent », précise Jean-François Martin. « Et du coup, on assume des chômeurs formés avec des subventions ! » Que les meilleurs Français et les meilleurs étrangers aient quitté le championnat ne change rien à l'affaire. Avec l'ouverture des frontières, le nombre d'emplois disponibles pour les jeunes pousses de 19 ou 20 ans a diminué. Et ils ont beau être

Aujourd'hui, la grande majorité des joueurs des meilleurs effectifs ne dépassent pas les 18 ans. Les espoirs sont désormais des cadets. « Normalement, c'est un championnat fait pour aguerir les jeunes joueurs à potentiel », explique Philippe Desnos du Mans. « Par exemple, Nicolas (Batum) je l'ai lancé dès sa deuxième année cadet. Il était tellement brêle physiquement qu'en défense, c'était une catastrophe. Mais c'est ça la politique de formation. Le talent n'attend pas le nombre des années et il faut le mettre en situation le plus rapidement possible. Le championnat ne me semble plus adapté pour des joueurs de 20-21 ans. À l'exception des grands gabarits pour qui il faut être plus précoce, plus pédagogue et qui se révèlent plus tard. Mais pour les postes 1, 2, 3, s'ils ne percent pas en espoir à 20 ans, c'est qu'ils n'ont pas le niveau ». Pierre Verdère de Nancy est de même avis. « Pour les extérieurs, à 20 ans, on doit intégrer une équipe pour jouer au basket. Si le gamin a le niveau N2, il faut qu'il joue en N2, pas en centre de formation. Il faut avoir des responsabilités. » Un constat qui débouche forcément sur d'autres interrogations.

Tout d'abord, la course au recrutement se joue de plus en plus tôt. « On intègre »

ZOOM : BESANÇON TOUT INVENTER EN DEUX MOIS

« On a appris qu'on montait le 15 juin, les autres centres finissent leur recrutement fin mai ! », explique Bilel Kheder, le responsable du centre de formation de Besançon. Le 15 juin, l'entraîneur des cadets nationaux du club comprend qu'il dispose de deux mois pour « inventer » une équipe espoir. Pas simple. « Il y avait déjà une structure existante », nous confie-t-il. « On est descendu en 2006 et on a gardé le fonctionnement espoir avec les cadets. On a un accord avec un établissement scolaire privé qui nous permet d'aménager les horaires et d'avoir des créneaux d'entraînements. » En revanche, le club ne dispose pas d'une structure d'hébergement agréée par la fédération. Les lycéens sont internes dans leur établissement et les autres logent au foyer des jeunes travailleurs. Le club travaille pour obtenir dès la saison prochaine l'agrément. Actuellement, le budget alloué au centre de formation est de 259.000 euros (pour un budget de club de 2,45 millions). « Après, il a fallu constituer une équipe », reprend Bilel. « On avait une équipe de cadets championnat de France qui n'avait pas trop mal fonctionné l'année dernière en deuxième division. On est reparti sur cette base pour les récompenser de la saison dernière. On a tenté de recruter quelques potentiels susceptibles de renforcer l'entraînement des pros. On a fait des paris parce qu'on passe en dernier. » Pour l'instant, l'équipe attend toujours sa première victoire. « La saison est compliquée », reconnaît le coach. « C'est de l'apprentissage et c'est difficile. On est dans la moyenne au niveau de l'âge, mais on a un déficit d'expérience, de physique. Il va nous falloir du temps. Il faut avoir des bases solides pour être crédible pour recruter certains gamins. On a des centres de formation références, Cholet, Nancy, Pau, Le Mans, Le Havre. Ils ont eu des résultats. Aujourd'hui, en a tout à construire pour devenir attirants. »

ARGENT COMBIEN ILS GAGNENT

● Tous les joueurs en centre de formation signent une convention de formation. Il s'agit d'une obligation mutuelle de part et d'autre mais non d'un contrat. Cela dit, un système d'indemnités minimales existe. Un barème de points est fixé par la Direction Technique Nationale, et la valeur du point est fixé par la LNB et est réévaluée chaque année. Pour la saison en cours, le point est à 13,05 euros brut (voir tableau). Des joueurs sélectionnés en équipe de France cadet (moins de 16 ans) et junior (moins de 18 ans) passent automatiquement à un minimum de 80 points (1044,4 euros brut mensuels) et ceux sélectionnés en équipe de France espoir (moins de 20 ans) passent à un minimum de 100 points (1305 euros brut). Tous ces indices sont des minimaux. Les joueurs et les clubs sont libres de se mettre d'accord sur des sommes plus importantes. Il convient également de rappeler qu'un joueur qui a signé une convention de formation avec un club est tenu d'accepter le premier contrat proposé par son club formateur. Si le club ne lui propose pas de contrat pro, il est libre de signer où il veut. En revanche, s'il refuse de signer le contrat proposé par son club formateur pour signer dans un autre club, ce dernier club doit s'acquitter d'une indemnité pour le coût de la formation. Un montant minimal est déterminé par la DTN. Sans ça, le joueur se voit interdit de jouer sur le territoire pendant 3 ans.

Statut du joueur	Nbre de points minimum	Indemnité mensuelle brute*
Aspirant 1 ^{re} année (15-16 ans)	5	65,3
Aspirant 2 ^e année (16-17 ans)	10	130,5
Aspirant 3 ^e année (17-18 ans)	15	195,8
Aspirant 4 ^e année (18-19 ans)	20	261,1
Stagiaire 1 ^{re} année (19-20 ans)	25 - 40	326,4 - 522,2
Stagiaire 2 ^e année (20-21 ans)	40 - 100	522,2 - 1.305

(* En Euro).

La révélation espoir de la saison : Kevin Séraphin (Cholet).





Championnat Espoir
2008-2009, Nicolas Lang
(Cholet) devance
Nabil El Amrani (Nîmes).

« depuis deux trois ans le travail sur la pré-formation », fait remarquer Jean-François Martin, toujours en avance avec Cholet. « Le groupe minime (13-14 ans), qui était champion de France la saison dernière, entre désormais dans notre réflexion. On adapte notre centre aux évolutions du milieu du basket. » Cette tendance nous

« C'EST UN CHAMPIONNAT ASEPTISÉ, QUI NE RÉVÈLE PAS LES COMPÉTITEURS. ON FAIT DES TAFFIOLES »
PACO LAULHÉ (PAU)

merit la pression », répond Paco Lauhè de Pau. « Ça nous oblige à sortir des joueurs aboutis à 19-20 ans maximum. Alors certes, les très bons ont le calibre, mais pour les autres, ceux à qui il faut plus

de temps, c'est pénalisant. »

Un vide pour les 19-22 ans

Le système mis en place garantit la révélation de nos meilleurs talents. En revanche, il crée un vide pour les plus de 19 ans. « L'ancienne formule coûtait cher mais permettait de venir des révélations tardives, comme Ferchaud, Aigomeдан », précise Lauhè. Plus récemment, l'exemple du Havre avec l'écllosion des Causeur (21 ans), Dupont (21 ans), Jomby (20 ans), restés tardivement et avec succès en espoir (voir encadré), donne également à réfléchir. « Aux États-Unis, les mecs peuvent rester en université jusqu'à 24 ans », reprend Paco. « L'Espagne produit à la pelle plein de supers petits basketteurs de l'ombre. Des espèces de mecs qui ne ressemblent à rien à l'échauffement, mais en match ce sont des putes ! Sur le terrain, les écrans, les placements, la connaissance du jeu... Ce ne seront jamais des superstars, mais ils sont bons pour jouer en équipe. Quand on voit le niveau des trois divisions de LEB (2^e, 3^e et 4^e divisions espagnoles) ! Notre Pro B est farci d'étrangers, notre NT n'est pas au niveau. Je suis convaincu que si on avait les structures pour continuer à bosser et leur donner des responsabilités, on pourrait. Il y a plein de joueurs qu'on ne révèle pas. »

La France est donc très performante et structurée pour les jeunes de 18 ans.

Après, c'est beaucoup plus délicat. Quand les Serbes ou les Espagnols explosent de 18 à 21 ans, les Français stagnent. C'est d'autant plus vrai que l'INSEP et le championnat espoir travaillent au final sur la même tranche d'âge : les 15-18 ans. Jean-François Martin de Cholet fait partie de ceux qui pensent que le doublon est inutile.

« Le centre fédéral est de trop. Je pense que la fédération fait un très bon travail sur la pré-formation, benjamins, minimes, la détection, mais pour la catégorie cadets, les clubs avec une équipe pro sont les mieux placés. On voit des manques au niveau des jeunes qui sortent du centre fédéral, dans la notion de compétition, de constance dans l'effort. C'est une structure en plus. On devrait réfléchir à l'affectation des moyens. Ces 24 cadets de l'INSEP valoriseraient encore plus le championnat espoir. Et pour eux, la présence du haut-niveau les aiderait également. »

Paco Lauhè pointe un autre souci. « En espoir comme à l'INSEP, tu peux perdre, ce n'est pas grave. On n'apprend pas la valeur du classement, la bonne peur de la défaite, de la descente, le respect pour un public qui paie sa place. Espoir et INSEP, ce sont des championnats aseptisés, avec du petit coton. C'est très confortable, mais il n'y a pas assez de challenge à risque. Amertume du public, coach énervé, club sur les nerfs. Ça tu ne le découvre que trop tard. C'est pourtant essentiel pour révéler des compétiteurs. Sinon, on fait des taffioles. Contrairement à l'Espagne, on ne révèle pas des talents qui vont prendre le dernier tir sans trembler, qui ont de l'excitation à l'idée d'aller au match... »

Finalement, au-delà du travail fourni dans les centres de formation ou à l'INSEP, c'est toute la suite qui est à repenser. Le dossier le plus urgent pour reconstituer un véritable réservoir, c'est évidemment les minutes et les responsabilités indispensables aux 19-22 ans, encore en formation. En espoir, ils sont trop vieux. En Pro B et en Pro A, avec les règles de nationalités mises en place, ils ne sont pas au niveau face à la concurrence. En N1, ils progressent moins vite qu'en Serbie, aux États-Unis ou en Espagne. Il faut inventer autre chose. ■

ZOOM : LE HAVRE LA RÉUSSITE VOLONTARISTE

C'est le club de Pro A qui, proportionnellement, consacre la part la plus importante (14% soit 350 000 euros) de son budget (2,5 millions d'euros) sur le centre de formation. En moyenne, c'est 10% du budget alloué aux espoirs. « C'est une politique volontariste », nous explique Jacques Lemonnier, président du club. « Outre à avoir un centre de formation, autant qu'il soit réel et fonctionnel. Ça commence à payer. Notre but, c'était de former des jeunes et de les faire jouer. C'est ce qui nous a permis de vivre. Le centre de formation a été créé en 2000-01, il monte en puissance. On s'en occupe vraiment sérieusement. »

Champion de la saison régulière en 2007 (33v-1d) et en 2008 (26v-4d), les espoirs du STB ont survolé la compétition. Plus important encore, dans l'effectif de l'équipe pro aujourd'hui, on retrouve l'ossature championne de France en 2007 : Fabien Causeur, Romain Dupont, Rudy Jomby et Pape Sy. Tous disposent de contrats professionnels. « L'objectif, c'est qu'ils puissent jouer et rester chez nous », explique le président. « Et je ne compte pas ceux qui sont partis jouer en Pro B. »

Les espoirs ont été trépanés pour les joueurs, mais également pour le coach. C'est l'entraîneur des moins de 21 ans, Jean-Manuel Seuss, qui a repris les pros cette saison sous le départ de Christian Monchau. « Il a fait du très bon travail. Il me semblait logique que ce soit lui qui prenne la place. « Espoir », ça veut dire quelque chose. On croit en eux. Si ça ne sert pas à ça, c'est inutile. » Au final, l'opération semble tout à fait réussie, malgré un début de saison difficile en Pro. « Pour nous, ça nous permet malgré un petit budget d'avoir des joueurs complémentaires et de faire une équipe en Pro A. C'est rentable, avec l'espoir de temps en temps de pouvoir transférer un joueur contre monnaie sonnante et trébuchante. » Comme avec Ian Mahinzi transféré à Pau puis drafté. ■



Fabien Causeur, un pur produit du centre de formation havrais.

LE PALMARÈS

Saison	Champion	Trophée du futur
1987-88	Cholet	Reims
1988-89	Cholet	Cholet
1989-90	Reims	Paris
1990-91	ASVEL	Pau-Orthez
1991-92	Pau-Orthez	Antibes
1992-93	Pau-Orthez	Antibes
1993-94	Dijon	Evreux
1994-95	Dijon	Dijon
1995-96	Dijon	Levallois
1996-97	Cholet	Dijon
1997-98	Dijon	Hyères-Toulon
1998-99	Dijon	Dijon
1999-00	ASVEL	Cholet
2000-01	Pau-Orthez	Cholet
2001-02	Pau-Orthez	Pau-Orthez
2002-03	Pau-Orthez	Gravelines
2003-04	Nancy	Pau-Orthez
2004-05	Nancy	Le Mans
2005-06	Nancy	Dijon
2006-07	Le Havre	Le Mans
2007-08	Le Havre	Pau-Orthez